

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 36 (1898)
Heft: 34

Artikel: L'architecte et le grenadier
Autor: Saint-Hilaire, Marco
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-197054>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 03.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Dans le même temps où il fondait l'Asile des aveugles, Haldimand contribuait pour une somme de septante-cinq mille francs à la construction de l'Eglise anglicane d'Ouchy.

Pour bien se rendre compte du caractère d'Haldimand et de son amour sincère pour le bien, il faut rappeler ces quelques paroles citées par M. de la Rive :

« Les gens à leur aise, me disait un jour » Haldimand, les oisifs, les riches, ne sont » qu'une infime minorité dans ce monde, et » pourtant cette minorité semble se figurer que » le monde a été fait pour elle ; il est vrai que » trop souvent les apparences lui ont donné » raison, mais il faut se placer à un autre point » de vue ». Cet autre point de vue fut toujours celui d'Haldimand.

Haldimand mourut au Denantou le 20 septembre 1862.

Voici en quels termes les journaux rendirent compte de ses funérailles.

Après un service religieux anglais dans le salon du Denantou, le convoi funèbre s'est dirigé vers le cimetière d'Ouchy. On y voyait une députation du Conseil d'Etat avec huissiers, les élèves du Collège cantonal, ceux de l'Ecole moyenne, et une immense multitude de citoyens de toutes les classes. Sur le bord de la tombe, M. le professeur Pidou a prononcé un discours dans lequel, avec simplicité, mais avec beaucoup de cœur, il a rappelé en termes généraux le bien qu'a fait Haldimand, comme l'humilité et le discernement qu'il mettait dans les actes que lui inspirait sa générosité. Un beau chant a été exécuté ensuite par l'*Union chorale*. Les larmes qui ont coulé au Denantou et au cimetière, ainsi que la fermeture de presque tous les magasins de la ville pendant cette triste cérémonie, le deuil général dit mieux que nos paroles l'estime, l'affection, la reconnaissance de la population pour cet homme qui, dans l'opulence, a toujours pensé et pourvu au bien-être des autres.

Cadavre vivant.

Les représentations de *Fédora*, l'un des plus brillants succès de Sarah Bernhardt, ont donné lieu à des incidents vraiment comiques.

Au premier acte, le prince Wladimir Romazoff, mortellement blessé, agonise; *Fédora* vient s'informer de l'état de son fiancé. Celui-ci meurt. Désespérée, la pauvre fille se jette sur le corps de son bien-aimé. Grande scène de larmes, dans laquelle excelle Sarah Bernhardt.

Eh bien, le croiriez-vous? ce rôle muet du prince russe a toujours été l'objet des convoitises des amis et admirateurs de la grande artiste. Tous les membres de la haute société cosmopolite de Paris ont défilé tour à tour dans la personification du rôle de Wladimir; un jour c'était un prince russe authentique, le lendemain un poète ou un critique célèbres.

On s'inscrivait à l'avance, et quelquefois Mme Sarah était obligée de répondre aux solliciteurs : « Impossible pour ce soir et pour demain, le cadavre étant retenu par le poète X... et le comte de Z... Si vous êtes dans les mêmes dispositions après-demain, faites-le-moi savoir par dépêche, et surtout arrivez au théâtre de bonne heure. »

Souvent le « cadavre » venait en retard au théâtre, et il était remplacé par un aspirant-cadavre qui, une fois dans le lit, n'en voulait plus sortir.

Afin d'arranger tout le monde, Sarah faisait jouer le prince blessé à l'un, et le prince mort à l'autre. Il arrivait alors que deux corps tout différents étaient présentés au public, l'un grand et l'autre petit. Les spectateurs émus ne s'apercevaient de rien. Les larmes de *Fédora* coulaient du reste également abondantes sur les deux Wladimir.

Tous les admirateurs de Sarah Bernhardt ont joué le rôle du cadavre : Ed. Haraucourt, le célèbre poète de la *Passion*; M. Jules Lemaitre, le fin critique; M. de Blowitz, le correspondant du *Times*; M. Henry Bauer, le Dr Pazzi, le peintre Stevens, etc.

Ce fut une jeune Autrichienne de qualité qui créa le rôle du cadavre en 1882; elle mit pour la circonstance de fort belles moustaches à la russe; l'illusion était parfaite. En outre, plusieurs dames de haut rang l'ont joué.

M. Maurice Bernhardt, le fils de la grande tragédienne, a fait aussi le prince russe. Dans les premiers temps, alors qu'elle n'était pas encore habituée à cette fantaisie macabre, sa mère lui disait : « Oh ! lève-toi vite, si j'allais croire que c'est vrai, j'en deviendrais folle ! »

Nous serions curieux de savoir si c'est un Lausannois qui joua le rôle, à Lausanne, en 1883.

BOISVILLETTE.

Une leçon d'harmonie.

Veillez m'excuser, charmantes lectrices, si j'ai la prétention de vous donner une petite leçon — dans le sens littéral du mot — leçon que probablement vous n'aurez pas souvent l'occasion de prendre. Ne vous effrayez pas si je vous parle de mélodie, d'harmonie, du rythme, du contrepoint, de la dissonnance, de la fugue, et enfin du canon — je tâcherai d'être bref. Puis, pour rendre le sujet intéressant, je le comparerai au mariage !

La mélodie est une suite de tons décrivant une ligne doucement ondulée; elle charme par la grâce, la douceur et le sentiment. N'est-ce pas l'image de la femme ?

L'harmonie est la combinaison intelligente des tons résonnant simultanément; elle a besoin pour se développer d'être stimulée par la mélodie. — Voici l'homme !

Lorsqu'on ajoute à la mélodie une basse, il en résulte le contrepoint; c'est la mélodie combinée avec l'harmonie. Toute mélodie a besoin de s'appuyer sur une basse qui l'accompagne; l'une ne peut exister sans l'autre. Le contrepoint est donc l'emblème du mariage. Que la mélodie ait parfois plusieurs basses qui l'accompagnent, cela n'a rien à faire ici, passons ..

Une fois en ménage et la lune de miel passée, on apprend à connaître toute espèce de contrepoints : le simple, le double, le lié, le figuré, etc., tout bonnement pour éviter la monotonie dans l'art de la composition. Du contrepoint résulte aussi un nombre plus ou moins grand d'accords mineurs et majeurs qui ravissent continuellement ceux qui les ont composés : quels parents n'adorent pas les enfants ?

Le rythme est la division en parties et périodes égales d'un morceau de musique; or, si à travers cette vie, l'harmonie doit conduire la mélodie par un sentier de roses et de narcisses, le rythme est là pour les préserver de trébucher ou de tomber.

Il y a dans la composition des consonnances et des dissonnances. A la place de la consonnance, douce et agréable à l'ouïe et au cœur, on entend par ci, par là, des notes discordantes ou aigrées. La dissonnance est supportable, quand elle est préparée prudemment et lorsqu'elle aboutit à une solution satisfaisante. Est-ce autrement dans un ménage? Chaque dissonnance matrimoniale n'a-t-elle pas aussi ses préliminaires et, Dieu merci, une solution plus ou moins prompte. — Malheur au ménage où les dissonnances prédominent et n'ont pas de fin... ce sera là de la musique d'avenir !

Dans la musique, tous les intervalles augmentés ou diminués sont des dissonnances. Il en est de même en ménage. Madame trouve fort dissonnant toutes les fois que monsieur la prie de diminuer ses dépenses de modiste, de tailleur, etc.; Monsieur fait la grimace, si, par contre, Madame lui fait observer que les dépenses de cigares, de café, du cercle, etc., vont en augmentant.

Quand la fugue s'en mêle, cela devient grave. Ce mot *fugere* vient de fuir, battre en retraite. Chacun tire de son côté, il n'y a plus moyen de s'entendre; tirons le rideau sur cette scène affligeante et appelons à notre secours le gentil canon, où mari et femme, l'un après l'autre, chantent fidèlement le même motif. Le canon est l'art le plus difficile en musique et en ménage. Le mariage le plus heureux est donc le mariage canonique.

Mesdames, la leçon est épuisée; je vous recommande d'étudier l'harmonie et surtout le canon; ne craignez pas quelques petites dissonnances, car elles ne peuvent être évitées et font d'autant plus apprécier l'accord parfait !

L'architecte et le grenadier.

Vers la fin de 1805, Napoléon I^{er}, par un décret daté de Saint-Cloud, ordonna la construction d'une caserne d'infanterie sur les terrains vagues, alors situés à droite et à gauche de la caserne du quai d'Orsay. Ce nouveau bâtiment militaire reçut le nom de *Quartier Napoléon*. — L'empereur alla visiter cette caserne quelques jours après qu'elle eut été achevée. Le bataillon des grenadiers à pied, de service, y était déjà installé. En parcourant les chambrées, les salles d'exercices et les cuisines, Napoléon adresse la parole à quelques-uns de ses vieux braves. Comme ce jour-là il était de bonne humeur, et par conséquent en train de causer, il avisa un vieux soldat qui était assis en plein midi, et malgré la chaleur du soleil (on était au mois de juillet 1806), sur une des énormes poutres posées circulairement dans la grande cour pour servir de bancs.

— Eh bien ! lui dit-il en marchant droit à lui, j'espère que vous devez être contents de votre nouveau logement. Je vous ai fait bâtir une belle caserne, où vous serez tous comme des coqs en pâte !

— C'est vrai, mon empereur, répondit le grenadier, qui s'était levé aussitôt sur ses deux jambes en portant vivement le revers de sa main droite à son bonnet de police. Le quartier n'est pas maladroïtement outillé, et le maçon qui l'a *astiqué* n'était pas un manchot, mais il y manque des ustensiles de première urgence, à notre baraque.

— De quels ustensiles veux-tu parler? demanda Napoléon, à qui l'expression de *baraque* avait fait froncer le sourcil.

— Quelques arbres dans cette cour, comme à la grande caserne de Potsdam, pour nous garantir du soleil, et des gouttières aux toits pour nous empêcher de boire plus de bouillon que le gargon n'en met ordinairement dans notre gamelle.

Napoléon reconnut, par un sourire, la justesse de la critique du grenadier.

— Bah ! lui répliqua-t-il en lui tirant doucement la moustache, vous n'êtes jamais contents, vous autres ! Vous êtes des petits maîtres et des freluquets, et, si on vous écoutait, il faudrait que je vous misse dans du coton.

— Possible ! mon empereur, répartit le soldat avec un flegme imperturbable; mais c'est qu'il nous arrive quelquefois, quand le temps est de mauvaise humeur, d'avoir de la crotte jusqu'aux genoux.

Napoléon fit appeler le lendemain aux Tuileries l'architecte qui avait présidé aux dernières constructions de la caserne d'Orsay. Il se trouvait justement dans un de ces moments de crise qui jetaient dans son caractère, ordinairement si affectueux à l'égard des personnes qui lui étaient étrangères, une sorte d'aérimonie :

— Monsieur, dit-il tout d'abord à l'architecte, vous êtes de l'Institut, m'a-t-on dit; vous avez une expérience de trente années dans la construction des bâtiments, et je vous ai décoré de la Légion d'honneur, à ce que je vois ?

— Oui, sire, répondit l'architecte.

— Eh bien ! monsieur, je suis fâché d'être forcé de vous le dire, mais vous ne savez pas votre métier !

Le moderne Vitruve tomba de son haut à ce singulier compliment et ne put que balbutier des mots inintelligibles, car il ne savait pas où l'empereur voulait en venir. Napoléon eut pitié de son embaras, et se radoucisant un peu, il reprit :

— Dans la caserne de ma garde, celle du quai d'Orsay, vous avez oublié les gouttières, monsieur !

— Ah ! sire, répartit aussitôt l'architecte, que le

léger sourire qui avait effleuré les lèvres de l'empereur avait un peu rassuré, pardonnez-moi : Je croyais que les grenadiers de Votre Majesté ne craignaient pas plus l'eau que le feu !

Ce trait d'esprit acheva de désarmer Napoléon, qui se prit à rire tout de bon en lui répondant :

— Mes soldats ne craignent ni l'eau ni le feu, c'est vrai, mais ils craignent les rhumes et il est urgent de placer des gouttières aux toits de leur caserne : je compte que vous réparerez au plus tôt cet oubli.

Quelques jours après, les gouttières étaient posées, et le grenadier critique disait à ses camarades :

— Le petit caporal a suivi mon conseil, il a fait poser des gouttières au quartier. Les choses vont aller carrément et nous ne serons pas obligés, comme les soldats du pape, de prendre des parapluies pour traverser la cour. (Nous tenons cette anecdote de feu M. Barguay, qui fut longtemps l'architecte du Sénat.)

MARCO SAINT-HILAIRE.

On lâro suti.

Par C.-C. Dénéreaz.

(INÉDIT)

On chenapan qu'arrevè deïn on veladzo iò n'étai pas cognu et iò lai avai on bureau dè pousta et que savai que cauquon avai d'èspèdiyi dè l'ardzeint à cè bureau po on comi-voyageu, s'eïn va vairè et demandà se n'étai pas arrevà on groupe d'on part dè ceint francs. On lai repond què oi.

— Eh bin, l'est por mè, cè groupe; vo faut avai la bontà dè lo mè bailli, se vo pliè! mon nom est Djan Corbin.

Cè ardzeint étai bin po on homme dè cè nom. « poste restante », mà cè de la pousta repond que vu que ne lo cognessai pas ne poivè pas bailli cè ardzeint ceïn que pouèssè provà que l'étai bin Djan Corbin.

— Ah vo voliài onna pràova, repond lo pandoure; eh bin, la vouàiquie.

Et ye soo dè sa fata sa photographia, la montrè à l'autro et lai fà :

— Ora, vouài se l'est bin mè, oi à no ?

L'homme dè la pousta, sein peïnà pe lieïn, vouài lo potré, vouài lo gaillà, tràovè que sè resseimbliont et dit : « Oi l'est bin ceïn ».

Et lai baillè lo groupe.

Et lo chenapan fot lo camp.

Ma ein après, quand arrevè lo comi-voyageu po recliamà se n'arzeint et que put provà que l'étai lo vretablo Djan Corbin, lo pourro diablio d'ao bureau vegne asse bianc que son collet dè tsemise et ve que l'avai étà refè à mèmo et robà coumeint deïn on bou, et po s'esquiva d'ètrè cassà et dè paidrè sa pliace, d'ut pàyi dè se n'arzeint ceïn que lai recliamàvè lo comi-voyageu et po sè dedomadzi, ne put rein fèrè que dè teimpètà et dè sacrementà après cè guieuzà que lai avai trait 'na tòla plionna.

Pour le nez.

La poésie et l'amour ne cesseront jamais de chanter le charme ensorcelant d'une belle paire d'yeux, la grâce d'une bouche sur les lèvres de laquelle voltigent les amours, les fossettes au duvet de pêche, asile des Grâces, les ondes soyeuses d'une chevelure blonde, les sourcils provocants et les cils, voile discret de la pensée, et tant d'autres choses qui constituent l'éternel charme féminin.

Certes nous ne leur contestons nullement ce droit, mais il nous a pris fantaisie d'interpeller les poètes de l'amour sur l'injustice flagrante dont ils se sont rendus coupable vis à vis de la partie la plus noble, la plus indispensable de tout beau visage, le nez, pour lequel leur muse reste muette.

Que serait le visage d'une reine de beauté sans l'appendice nasal ? Pour se le représenter, il suffit d'avoir rencontré inopinément un infortuné privé de cet organe.

Ah ! si nous savions aligner des alexandrins comme nous nous empresserions de rendre justice aux mérites utilitaires du nez ! Comme notre enthousiasme lyrique célébrerait la majesté du nez romain, la pureté des lignes du nez grec, l'agaceries provocante du nez retroussé s'épanouissant sur un frais minois. Peut-être même que notre lyre trouverait des accents de sympathie pour ces nez mêmes où des gouttes de pluie trouvent à se loger ; des accents de gratitude aussi pour ce précieux organe qui nous avertit des lieux, des personnes ou des choses qu'il faut fuir, et nous initie aux pures jouissances de la poésie des fleurs, c'est-à-dire de leur parfum.

Ce fidèle ami ne s'en tient pas là ; son dévouement va jusqu'à faire de ses parties obscures l'antichambre où des sentinelles vigilantes repoussent les dangereux in-rus, les microbes.

Mais si quelque chose peut nous consoler du long délaissement de la poésie envers le nez, c'est assurément la place honorable qu'il occupe dans le dictionnaire des impressions de notre langue :

Avoir le nez fin ne signifie-t-il pas la prudence qui évite ou l'habileté qui réussit au moment voulu ? *Avoir un long nez* exprime la déception rencontrée à la place de la chose espérée. *Mener par le nez, voir passer loin de son nez, se prendre par le nez, lever le nez au-dessus de son ouvrage, parler du nez, fourrer son nez partout, fermer la porte au nez, ne voir pas plus loin que son nez, ce n'est pas pour votre nez, rire au nez de quelqu'un, faire une niche sous le nez du professeur*, etc., etc. En voilà assez pour prouver l'importance du principal ornement du visage et le venger, en quelque mesure, des dédains de dame Poésie.

M^{me} DESCHAMPS.

Origine du jeu de domino.

Dans un des nombreux couvents qui entourent le célèbre monastère du Mont-Cassin, fondé par Saint-Benoît au sixième siècle, vivaient deux moines, frère Oremus et frère Jaques ; gros, gras, bien luisants, ils prenaient plus soin de leur estomac que de leur âme, et auraient pu servir de type aux moines pantagruéliques décrits par Rabelais.

Enfermés, dans la même cellule, pour je ne sais quelle faute disciplinaire, au lieu de prier, et pour tromper l'ennui, ils imaginèrent un jeu qui se composait de petites pièces blanches (de la craie probablement) taillées en forme de petits carrés, sur lesquels ils gravèrent de petits points noirs. Ils les combinèrent de manière à faire des séries dont les divers calculs tenaient leur esprit en éveil.

Comme l'abbé les surveillait de près, ils étaient convenus entr'eux de dire tout haut, dès qu'ils entendraient du bruit dans le corridor qui conduisait à leur cellule, le premier verset du psaume des vêpres :

Dixit Dominus Domino...

Et comme ils ne savaient par cœur que ces trois mots, ils s'arrêtaient toujours à *Domino*.

Ce mot qui revenait continuellement resta, et ils appelèrent ce passe-temps *le jeu du domino*.

Gendarmerie à bicyclette. — Il paraît qu'en Allemagne les gendarmes se servent désormais de la bicyclette pour effectuer leur service. Et, d'après certains journaux, il ne serait pas impossible qu'en France, où déjà un grand nombre de brigades à cheval ont été transformées en brigades à pied, on adoptât la même mesure.

Voici les réflexions que fait à ce propos le *Petit Marseillais* :

« Nous ne voulons certes pas médire de la bicyclette qui, si elle a parfois l'inconvénient de renverser et d'écraser le piéton, lequel n'a généralement rien fait pour ça, a aussi son utilité. Mais nous croyons que Gustave Nadaud lui-même, qui s'est un peu diverti au dépens de Pandore, protesterait contre l'idée de voir nos gendarmes montés sur cet appareil de locomotion.

» Un gendarme à cheval est imposant, majestueux ; mais un gendarme à bicyclette courrait le risque de manquer de prestige. Nous avons peine à nous figurer, comme le dit un joyeux parodiste :

« Deux gendarmes un beau dimanche,

« Pédalant le long d'un sentier.

» Et puis comment ne pas prévoir certains inconvénients, ne serait-ce que lorsque nos gendarmes auraient à conduire, par exemple, un prisonnier ? Celui-ci pourrait, pour peu qu'il fût bicycliste à son tour, mettre à profit la distraction de ses gardiens, enfourcher la bécane de l'un d'eux et filer bravement sous son nez. »

Livraison d'août de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE : Les bibliothèques publiques aux Etats-Unis d'Amérique, par M. Albert Schinz. — Propos d'un aquarelliste, par M. Aug. Glardon. — Chemin faisant. Scènes de la vie russe, par M. A.-N. Gontscharoff. — Un historien français, Edouard Sayous, par M. Louis Leger. — La famille aux Etats-Unis, d'après les romanciers, par Mme Mary Bigot. — Village de dames. IV. Tabliers blancs et bonnets ronds, par M. T. Combe. — Une partie de bateau sur le Rio-Salado, par M. Th. Chapuis. — Notes sur l'Egypte, par M. A. Vulliet. — Chroniques parisiennes, allemande, anglaise, russe, scientifique, politique. — Bulletin littéraire et bibliographique. Bureau place de la Louve, 1, Lausanne.

Boutades.

Chez la modiste :

Une dame de soixante-cinq ans, très élégante, entre :

— Je voudrais voir un chapeau.

La patronne à en ouvrir :

— Mademoiselle Marie, apportez des modèles... pour jolie femme de vingt à vingt-cinq ans !...

La cliente, ravie, a acheté trois chapeaux.

On nous communique une feuille d'annonce contenant l'avis suivant :

La Municipalité de P... met au concours la place de ramoneur pour ramoner les cheminées du village, pour le 1^{er} février prochain, à 1 heure du jour. Point de journée aux aspirants.

Grefre municipale.

En police correctionnelle.

Le président. — Ainsi, vous persistez à nier ?

Le prévenu. — Sans doute, mon président.

J'ai nié à l'instruction, j'peux pas avouer ici. Un honnête homme n'a qu'une parole.

A la station de fiacres. Un cocher en train de compter sa recette :

— Malheur ! On m'a encore collé des pièces qui n'ont plus cours.

— Oh ! moi, dit un autre, ça m'est bien égal les mauvaises pièces : ma femme vend des couronnes à la porte d'un cimetière, elle les passe aux personnes qui pleurent !

L. MONNET.

Papeterie L. MONNET, Lausanne.

3, rue Pépinet, LAUSANNE rue Pépinet, 3.

GRAND CHOIX

DE

CARTES POSTALES ILLUSTRÉES

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.